

Le choix de l'analyste, un partenaire singulier

Nous avons lu ces dernières années de nombreux travaux qui traitaient de la fin de l'analyse, de ses impasses, de la passe, mais il est vrai, me semble-t-il, que nous avons oublié ce qui lui était préalable, à savoir le choix de l'analyste. Mais cette question relève peut-être davantage du un par un, question parfois abordée dans la passe ou dans la plus stricte intimité.

L'équipe de rédaction de *Link* a le mérite de venir nous interroger sur ce sujet qui, me semble-t-il, est rarement posé, par pudeur ou par respect, bien qu'il brûle parfois la langue.

“ Comment choisit-on son analyste ? ” se décline de diverses manières et suscite d'autres questions. Par exemple sait-on, au moment de la demande du premier rendez-vous, pourquoi le choix s'est arrêté sur ce nom plutôt qu'un autre ? La reconnaissance de l'analyste par une Ecole de psychanalyse constitue-t-elle un critère de sélection ? La rencontre de l'analyste peut-elle déterminer l'entrée en analyse ? En quoi le choix de l'analyste diffère-t-il du choix du partenaire amoureux ? Et pourquoi un sujet formule-t-il une demande d'analyse ?

Un sujet formule sa demande d'analyse lorsqu'un symptôme ou un événement de l'ordre du réel provoque une rupture dans sa vie. Lacan nous parle alors de division subjective qui ouvre la porte de l'inconscient. Cela implique que le sujet croie à l'inconscient, un savoir non-su de lui, mais néanmoins savoir supposé à l'analyste auquel il adresse sa demande.

“ Le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ”, mais seul l'analyste le sait, quand bien même celui-ci ignore tout du sujet et du savoir que ce dernier lui suppose. Ainsi, comme le rappelle Freud dans son texte *Constructions dans l'analyse*, de 1937, “ le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent ”. Si l'analysant s'adresse à l'analyste en lui supposant un savoir, l'analyste sait que par sa présence, il va permettre au sujet de construire son fantasme, d'accéder aux signifiants qui l'ont jusque-là déterminé dans sa représentation au monde.

En effet, nous savons que “ l'inconscient est la somme des effets de la parole sur un sujet, à ce niveau où le sujet se constitue des effets du signifiant ”. L'analysant découvre alors son aliénation à l'Autre, sous lequel il se plaisait à se ranger, afin de se dédouaner de sa dépression existentielle, inhérente à tout sujet névrotique qui renonce à son désir pour atteindre une jouissance que l'Autre lui proposerait.

L'offre à parler de l'analyste va lui permettre de déplier ce rapport à l'Autre, d'en cerner son inconsistance, qu'il appréhendera dans sa relation transférentielle à l'analyste, lequel sera, en fin de parcours, déchu de sa position de Sujet Supposé Savoir, au moment où l'analysant acquiert un savoir sur cette jouissance impossible. Cela donnera un sujet libre, c'est-à-dire qui a franchi son assujettissement à la chaîne signifiante pour assumer sa responsabilité de sujet aux prises avec son désir.

Pour atteindre ce renversement subjectif de la fin de l'analyse, l'analysant s'appuie sur la présence de l'analyste qui constitue le ressort de l'acte analytique. Or cette présence de l'analyste, Lacan nous indique qu'elle “ est elle-même une manifestation de l'inconscient ”, et que l'analysant, sans le savoir, a tout particulièrement visé en choisissant son analyste ; ainsi il est déjà pris dans une relation de transfert.

Pour Freud, le transfert est une relation d'amour authentique qui détermine le choix de l'analyste. L'analysant choisit tel analyste par projection d'un amour déjà connu, auquel il pourra s'adresser pour déposer sa plainte, confier son symptôme, déplier ses signifiants. Lacan dira, “ c'est de l'amour qui s'adresse au savoir ”, la cause de cet amour étant ignorée du sujet bien que repérée chez l'analyste, au moment où son choix va se porter sur un nom plutôt qu'un autre. L'analyste choisi supportera de ce fait ce semblant d'objet d'amour, qui se révélera être la cause de son désir - manque à être et non objet de complétude ou d'harmonie - pour l'analysant.

Mais l'éthique de l'analysant l'amènera à exiger une garantie, la garantie que l'analyste le conduise jusqu'à ce terme où le savoir acquis dans la cure, par la construction de son fantasme, lui permettra de cerner ce qu'il en est de son désir, et non plus de rechercher une jouissance impossible où la pulsion de mort le convoquait. L'éthique de l'analyste se résume alors et exclusivement à transmettre à son analysant ce désir de savoir qui lui permettra de franchir ce passage de l'analysant à l'analyste, soit entrevoir le désir de l'analyste, dont il peut témoigner dans la passe. Le savoir dont il est question ici est un savoir éprouvé dans la cure, un savoir cru, proche du réel, délité de l'Autre, et non un savoir qui consiste à engranger des connaissances venues de l'Autre qui lui, favorise les simagrées d'un certain snobisme intellectuel, bien éloigné de la psychanalyse.

La psychanalyse s'avère donc un partenaire fiable, soit celui qui répond toujours présent à ce désir inextinguible de savoir, alors que le partenaire amoureux se montre bien souvent lâche devant l'appel du désir, lorsqu'il ne consent pas à la castration. En cela, la psychanalyse constitue en elle-même la garantie de ce savoir, parce que l'analyste d'une Ecole, “ celui qui relève de sa formation ”, peut en témoigner dans sa pratique lorsqu'il transmet à son analysant ce désir fou, indestructible, qui fait pâlir toutes les petites jouissances serviles de l'humanité, auxquelles même certains analystes n'échappent pas.

“Ainsi l’être du désir rejoint l’être du savoir pour en renaître à ce qu’ils se nouent en une bande faite du seul bord où s’inscrit un seul manque, celui qui soutient l’agalma.”

Si, comme le dit Lacan, le transfert est au commencement de la psychanalyse, on peut affirmer que la fin de l’analyse transfère l’analysant vers l’Ecole, où il peut devenir responsable de son progrès, soit “devenir psychanalyste de son expérience même”. La cause analytique devient alors la cause de son désir, celle qui l’avait conduit chez l’analyste. L’analysant met alors en acte ce que Lacan nous a enseigné : “la question de la terminaison de l’analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c’est-à-dire de tous ceux qu’elle s’associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l’œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu’elle opère comme médiatrice entre l’homme du souci et le sujet du savoir absolu.”